



## RENTRÉE LITTÉRAIRE ÉTRANGÈRE D'HIVER



**SCIPION**  
traduit de l'espagnol (Uruguay)  
par François Gaudry  
**Métailie**  
264 p 18€

# DADDY BLUES

*Scipion*, de l'Uruguayen **Pablo Casacuberta**, réussit par son comique et sa subtilité à renouveler le roman d'un fils grandi dans l'ombre de son père **PAR MARC SEFARIS**

**O**n entre dans le roman comme son héros entre dans la maison paternelle : précautionneusement Hannibal, le pauvre scribouillard complexe qui a végété dans l'ombre d'un père professeur d'université trop érudit, trop écrasant, est invité à revenir après la mort de son géniteur récupérer ce qui lui a été laissé en guise d'héritage : trois misérables boîtes remplies de papiers disparates et de souvenirs qui sont autant de nouvelles humiliations. L'infortuné bénéficiaire de ces bricoles tente tant bien que mal de sauver les apparences devant la charmante guide qui lui a ouvert la porte – enfant mal-aimé de l'impressionnant professeur Brener, il ne détient pas même les clés de la maison où il a grandi. C'est bien écrit, c'est spirituel, mais enfin on se dit qu'on tient là un ennemi livré sur les relations père-fils compliquées, sur le dialogue *post mortem* nécessaire pour conjurer le mauvais sort qui s'acharne. On suivra volontiers Hannibal, amusé par son obsession qui lui fait voir partout la silhouette redoutée et déceler la « breneritude » dans les moindres incidents quotidiens, en croyant que l'on se contentera de cet humour désenchanté. On se trompe lourdement, car Pablo Casacuberta, chapitre après chapitre, l'air de ne pas y toucher, va considérablement élargir l'horizon.

Cet élargissement est permis par un subtil dispositif romanesque comparable à ce qui est dit de Selma, la déconcertante ex-fiancée d'Hannibal : *Un mécanisme capable de générer plus d'énergie qu'il n'en consomme*. Au lieu de s'essouffler, le récit ingère au fur et à mesure

de sa progression davantage de forces, faisant feu de tout bois, recyclant toute digression apparente dans le flux principal. Et tout l'art de l'auteur est de gagner en profondeur et en densité sans perdre la légèreté de ton. De situations somme toute banales, on glisse insensiblement vers des scènes de plus en plus surprenantes, de l'introspection immobile à l'aventure rocambolesque, d'un cabinet d'avocats à une villa soudainement inondée, d'un salon ancien à un lit d'hôpital, de la perte à la conquête de soi et tout s'enchaîne de la manière la plus naturelle qui soit pour conduire à un dénouement qui est aussi imprévisible que rétrospectivement nécessaire.

Cette richesse croissante est plus nette encore dans le déploiement des différentes facettes des personnages, y compris les plus secondaires. Au gré des péripéties, Manzini, l'avocat paternaliste, sera un repugnant disciple servile de la mémoire de Brener ou un « géant plein d'énergie » secourable. Et Dogliani, le bienfaiteur local, serait-il en fin de compte un monstre qui abuse de dizaines de jeunes campagnards selon certains témoignages ? Un petit air de *Chacun sa vertu* de Pirandello fait vaciller les certitudes, la perversité se dissimulant là où on ne l'attendait pas forcément. La sagacité du lecteur est ainsi sollicitée à chaque page, dans un stimulant jeu de jugements à sans cesse remettre à jour. Ultime tour de force, Casacuberta, tout en jouant avec ses personnages en marionnettiste habile, leur insuffle suffisamment d'humanité pour que le sourire de la dérision n'étouffe pas l'émotion.